

A propos d'André Gide⁽¹⁾

J'apporterai dans les lignes qui suivent, sur André Gide, simplement l'avis d'un profane, d'un lecteur Annamite moyen, n'ayant jamais prétendu d'ailleurs, dans mon rôle de critique occasionnel, faire autre chose que m'entretenir très sincèrement avec des lecteurs que je considère comme des amis, leur donner mes impressions, c'est-à-dire celles d'un homme qui ne se reconnaît aucune faculté transcendante, et qui n'est « rien, comme dit Henri de Régnier, qu'un homme entre les hommes ».

Je le confesserai donc, dusse-je faire pousser des clameurs d'indignation au Docteur Tribouillet ou à Pierre Dô-Dinh(!); je n'ai pas encore lu toute l'œuvre d'André Gide. Que voulez-vous, on ne peut pas tout lire. De mon aveu je ne me sens pas néanmoins gêné outre mesure. J'ai le sentiment que ce que j'ai lu : les *Nourritures terrestres*, que mon ami Pierre Foulon me fit véritablement découvrir, le *Voyage d'Orien*, qui me fut également rendu plus clair par lui, l'*Immoraliste*, la *Symphonie Pastorale*, *Isabelle*, la *Porte Etroite*, *Si le Grain ne meurt*, les *Faux Monnayeurs*, les *Caves du Vatican*, le *Voyage au Congo*, *Philoctète*, l'*Enfant Prodigue*, et puis enfin, ce « retour du frère prodigue » qu'est *Retour de l'U. R. S. S.* — pour citer tous ces titres comme ils me reviennent en mémoire — et la sincérité, l'enthousiasme même, l'application avec lesquels j'ai lu, m'autorisent à dire ma réponse de voir la fascination qu'exerce André Gide sur la jeunesse annamite.

Inutile de nous flatter longuement sur le style : Gide est un artiste impeccable, un parfait magicien. Tour à tour capable d'un lyrisme pour ainsi dire cosmique, et d'un art nu, dépouillé, austère, qui atteint au grandiose, il nous prend mieux que beaucoup d'autres auteurs contemporains, dont l'art plus heurté ou moins pur, répond moins à notre goût asiatique de la belle littérature.

Mais André Gide, jusqu'à une certaine période récente de ma vie, ce fut surtout, tout d'abord, l'homme qui eut ce cri, dans les *Nourritures terrestres* : « Familles ! Je vous hais ! », cri si symbolique pour une jeunesse comprimée ou qui se croit telle ; celui qui enseignait qu'on doit cultiver ses différences, épanouir toutes ses possibilités, ne se résoudre à aucun renoncement, à aucun choix même : « Choisir toujours m'apparut non comme être une chose, mais renoncer à tout ce que l'on n'a point choisi » a-t-il dit ailleurs, en substance. Et André Gide, c'est encore et surtout l'auteur de ce *Retour de l'enfant prodigue* où je lisais :

« — Ne m'encourages-tu pas toi-même à partir ?

— Je voulais l'épargner le retour ; mais en l'épargnant le départ.

— Lève-toi de mon lit. Regarde, sur la table, à mon chevet, là, près de ce livre déchiré.

— Je vois une grenade ouverte.

— Oui, c'est une grenade sauvage.

— Je le sais ; elle est d'une dureté presque affreuse ; je sens pourtant que si j'avais suffisamment soif, j'y mordrais.

— Ah, je puis donc te le dire à présent ! C'est cette soif que dans le désert je cherchais.

— Une soif dont le seul fruit non sucré désaltère...

(.....)

— Ecoute : sais-tu pourquoi je l'attendais ce soir ? C'est avant la fin de la nuit que je pars. Cette nuit ; dès qu'elle pâlitra... J'ai ceint mes reins, j'ai gardé cette nuit mes sandales.

— Quoi ? Ce que je n'ai pu faire, tu le feras ?

— Tu m'as ouvert la route, et de penser à toi me soutiendra.

— A moi de l'admirer ; à toi de m'oublier, au contraire. Qu'emportes-tu ?

— Tu sais bien que, puiné, je n'ai point part à l'héritage. Je pars sans rien.

— Que regardes-tu donc à la croisée ?

— Le jardin où sont couchés nos parents morts.

Mon frère... (et l'enfant qui s'est levé du lit, pose, autour du cou du prodigue, son bras qui se fait aussi doux que sa voix). Pars avec moi.

— Laisse-moi, laisse-moi ! Je reste à consoler notre mère. Sans moi tu seras plus vaillant. Il est temps à présent. Le ciel pâlit. Pars sans bruit. Allons ! Embrasse-moi, mon jeune frère ; tu emportes tous mes espoirs. Sois fort. Oublie-nous ; oublie-moi. Puisse-tu ne pas revenir !... Descends doucement. Je tiens la lampe.

— Ah ! Donne-moi la main jusqu'à la porte ».

Mais il faut que je m'explique ; je m'aperçois que je vais moi aussi m'imaginer que tout le monde a lu André Gide et son *Enfant prodigue* : ce dialogue, que j'ai longuement cité, c'est la conversation entre l'enfant prodigue, revenu au foyer, et son frère puiné qu'attirait l'appel des grandes routes dans le moment même où lui, après l'expérience de l'évasion, est rentré au domicile paternel. L'enfant prodigue a échoué ; il cherchait à échapper aux servitudes familiales, et il n'a connu que d'autres servitudes ; il est revenu soumis, après ses faims dans le désert, ses soifs sur les routes. Mais le plus jeune frère avoue son désir de partir, sa soif d'aventure, et celui qui revient l'encourage à partir à son tour.

J'imagine que pour beaucoup de jeunes lecteurs annamites, Gide a été cet aîné prodigue, qui invite à rompre les amarres. Se libérer des contraintes extérieures et intérieures, aimer le risque, haïr les attaches, nous aimions tout cela dans l'attitude d'indienne, justement parce que notre vieille morale et notre société aux cadres rigides nous ont fait à tous une vie aux antipodes de cet idéal que prêche un Ménalque. Ménalque, dans ses propos, a pour nous tout le charme que pouvait avoir le chant des sirènes... Et j'ai longtemps appelé Ménalque une influence passionnément subie, et qui me dressait intérieurement contre tout le milieu ancestral, dont, vers la vingtième année de ma vie, j'ai senti trop lourde l'oppression. André Gide doit une catégorie de ses jeunes lecteurs annamites à ce même phénomène : tous ces refoulés de l'évasion trouvaient une satisfaction intérieure à donner leur adhésion secrète à un maître qui disait ce qu'ils n'osaient pas dire, qui faisait faire à ses héros ce qu'ils n'osaient pas faire tout en désirant en avoir la force et le courage.

Une telle influence cesse quand celui qui la reçoit découvre que l'on ne s'évade jamais tout à fait, parce que c'est en soi-même qu'on porte les plus profonds des liens qui vous tiennent. Que sert de faire le tour des routes de la terre, quand on secrète, comme l'araignée, les fils de sa propre toile, les fils invisibles qui malgré vous, vous ramènent toujours finalement à vos origines. Au bout de tous les chemins, on ne retrouve que soi-même, avec les mêmes perpétuels désirs inapaisés. Alors, dans l'œuvre de Gide, on ne cherche plus les mots de révolte. On retient d'autres leçons, l'idéal de sincérité, l'exemple de la conscience, du scrupule, et un certain élan qui s'apparente au surhumain de Nietzsche : ne gâcher aucune virtualité, c'est aussi vouloir se dépasser soi-même ; on retient encore le sentiment que Gide a mieux que tout autre donné, de la complexité humaine ; on retient aussi ce que Ramon Fernandez, dans son ouvrage sur André Gide (éditions Correa) appelle l'« esprit scientifique de Gide » ; on retient enfin son art. Beauté de cette formule : « Assumer le plus possible d'humanité », ou de cette autre : « On ne saura jamais les efforts qu'il nous a fallu faire pour nous intéresser à la vie ; mais maintenant qu'il nous a intéressés, ce sera comme une chose, passionnément ! » Que de leçons ! Que de belles et grandes leçons ! C'est pourquoi il faut louer ceux qui s'attachent à répandre ici la connaissance d'André Gide comme font le Dr Tribouillet, ou Pierre Dô-Dinh. Je considère que de tout ce que je dois à Pierre Foulon, l'auteur d'*Angkor dans la Forêt*, au double titre de maître et d'ami, les découvertes successives faites dans Gide comptent parmi le plus précieux.

N.-T.-L.

(1) Voir notre précédent article sur la conférence du Dr Tribouillet sur André Gide, (P.A., 29 Janvier 1937)

